

Barbara
Jeux de miroirs

Jean Beaulieu

Number 312, February 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87648ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (2018). Review of [Barbara : jeux de miroirs]. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 24–25.

Barbara

Jeux de miroirs

JEAN BEAULIEU



Mathieu Amalric (*Tournée, La Chambre bleue*) ne craint pas le risque. Non content de s'attaquer au difficile projet de réaliser un « biopic », nommé sur un monument quasi insaisissable de la chanson française, il double le coefficient de difficulté en transformant son film en une mise en abyme de son sujet, révélant un jeu de miroirs impressionnant, sinon déroutant. Car non seulement *Barbara* rend hommage à l'artiste du même nom, décédée il y a 20 ans, mais également à l'actrice et chanteuse Jeanne Balibar, qui (ré)incarne dans tous les sens du mot l'inoubliable interprète de L'Aigle noir. Mais, au bout du compte, Amalric a-t-il fait un film sur lui-même (comme le suggère une réplique du film), sur Balibar ou sur Barbara ?

Le drame biographique est un genre en soi qui comporte suffisamment d'écueils pour reléguer la plupart des films relatant la vie d'un artiste, d'un politicien ou d'une célébrité au rang des déceptions. Soit on s'accroche de trop près aux événements marquants – de l'enfance, souvent malheureuse, de l'apprentissage de la vie, des étapes vers la gloire et, s'il y a lieu, de la chute et de la déchéance, jusqu'à la mort (par exemple, l'histoire de la même Piaf dans *La vie en rose* d'Olivier Dahan) – avec tout ce que cela contient de « scènes à faire », soit on prend ses distances avec le sujet en le réinventant ou en le réinterprétant (*Im Not There* de Todd Haynes, portrait cubique de Bob Dylan) tout en saisissant l'esprit et la substance de l'icône traitée.

Reprenant un projet abandonné par Pierre Léon (*Deux Rémi, deux*, inédit au Québec), qui avait déjà désigné Jeanne Balibar pour le rôle-titre, Mathieu Amalric (n'étant soi-disant pas réellement un fan de Barbara selon l'acception habituelle du terme) a clairement choisi la seconde voie, réécrivant le scénario pour l'adapter à sa vision.

Dans *Barbara*, il y a en fait trois niveaux de lecture : celui du documentaire ou de l'essai biographique (reconstitutions, extraits de récitals, d'émissions télé, d'interviews et arrêt devant la maison où a vécu Barbara); celui du long métrage que tourne Yves Zand (cinéaste interprété par Mathieu Amalric – premier jeu de miroirs), « biopic » fictif sur la chanteuse mythique qui emprunte parfois des airs de *making of* (p. ex. la scène de et dans la Mercedes bleue/grise, la position exacte d'un tableau dans la

pièce où travaillait/vivait Barbara); et, enfin, le film d'Amalric offert aux spectateurs comme une vision impressionniste de la « Dame en noir », dans lequel Jeanne Balibar, campant l'actrice Brigitte qui arrive des États-Unis pour incarner l'auteure-interprète de *Göttingen* (second jeu de miroirs), s'éclate dans un rôle taillé sur mesure pour ses talents de comédienne et de chanteuse. Ce dernier niveau englobe évidemment tous les autres.

Autres jeux de miroir : Yves Zand (Zand étant le nom de famille de la mère de Mathieu Amalric) est un admirateur inconditionnel de Barbara, tandis que Amalric, qui a été en couple avec Balibar (deux enfants sont nés de cette union, avant divorce), voue visiblement encore une grande admiration et tendresse pour l'actrice. De plus, Pierre Michon, qui campe Jacques Tournier jeune, biographe de Barbara, exerce aussi le métier d'écrivain, tandis que celui qui l'incarne plus âgé est... Pierre Léon.

Par contre, grâce aux efforts conjugués d'Amalric et de son scénariste, du jeu hallucinant de Balibar (qui, au moment du tournage, a l'âge parfait pour jouer le « personnage » Barbara), du montage de Gédigier et de l'adroite direction artistique de Laurent Baude, ainsi qu'au travail sur les éclairages et les effets visuels, il n'existe pas de frontières très franches entre les trois niveaux de lecture précités. Ainsi, l'une des premières séquences après le générique d'ouverture reconstitue une scène (complètement montée) entre Barbara (Brigitte/Balibar) et sa mère (jouée par Aurore Clément) qui pourrait laisser croire que nous sommes dans la dimension du « Barbara » d'Yves Zand, jusqu'à ce qu'on aperçoive ce dernier dans le cadre avec son équipe technique à la fin de la scène, ce qui nous transporte donc au niveau de l'œuvre d'Amalric. Plus loin, on voit Yves Zand avec le découpage du film (son film ?) et des dizaines de petits autocollants avec indications de lieux de tournage ou de séquences que nous verrons réellement dans *Barbara*. Les deux œuvres se confondent alors en une seule.

S'il se montre discret à l'écran, Mathieu Amalric fait toutefois œuvre d'alchimiste car dans plusieurs plans ou séquences, on ne sait plus si l'on voit Brigitte jouer Barbara ou Jeanne Balibar jouer Brigitte. En fait, il tire un portrait mixte où les deux chanteuses en viennent à s'enrichir l'une l'autre. À preuve cette

1. On ne sait plus si l'on voit
Brigitte jouer Barbara
ou Jeanne Balibar jouer Brigitte

2. Mathieu Amalric
fait œuvre d'alchimiste



2

magnifique scène où le personnage de Balibar vit une échappée sentimentale avec le chauffeur de camion de la production. En pleine nuit, ils s'arrêtent dans un relais routier et Jeanne (ou Brigitte) s'assied au piano pour répéter, magnifiquement, la chanson *Nantes*. Derrière, en flou, patron du bistro et clients la regardent, figés dans le temps, un temps où tout s'est arrêté par la magie du cinéma. Peut-être que Barbara n'a jamais vécu ce moment, mais on y croit. Le faux a souvent un accent de vérité insoupçonné.

L'exploit du duo Amalric-Balibar réside dans sa faculté de faire revivre par différents procédés l'icône interprète (l'un et l'autre n'ont jamais rencontré la chanteuse en personne): elle, en se réappropriant le nez, la gestuelle, les costumes, les coiffures, le débit précipité, les éclats caractériels, voire la respiration de son modèle; lui, en mixant les scènes d'archives sonores et visuelles avec des images parfois tournées en 16 mm avec la comédienne, dans un montage très serré, et en exploitant à fond la latitude et la distanciation du « film dans le film ». Ce dispositif

permet de justifier le léger décalage entre les voix (le timbre de voix de Barbara est un ton légèrement plus aigu que celui de Jeanne Balibar) par la diffraction des personnages (Brigitte-Jeanne-Barbara). À un point tel que le spectateur peut se demander s'il voit, s'il entend la vraie Barbara ou son avatar Balibar (qui chante « à la manière de » sans l'imiter).

Aux non-initiés, ce « biopic » éclaté n'apprendra pas grand-chose sur Barbara car, faisant fi des repères chronologiques, le film distille subtilement les éléments biographiques ou documentaires par le biais d'une chanson, d'une allusion dans un dialogue ou d'éléments de mise en scène. Le fil de l'intrigue est si ténu, et l'ensemble si déconstruit, qu'il semble ne rien raconter de la vie de la chanteuse. Et pourtant si.

Quoi qu'il en soit, pour rendre un hommage bien senti à Barbara, il fallait que le portrait soit à la mesure de la démesure de cette grande artiste. Mission accomplie: *Barbara* foisonne de poésie – celle des chansons, paroles et musiques, bien sûr, mais aussi la poésie des images en mouvement et de la vie. ▲

« L'exploit du duo Amalric-Balibar réside dans sa faculté de faire revivre par différents procédés l'icône interprète »

Origine : France – **Année :** 2017 – **Durée :** 1 h 38 – **Réal. :** Mathieu Amalric – **Scén. :** Mathieu Amalric, Philippe di Folco – **Images :** Christophe Beaucarne – **Mont. :** François Gédigier – **Son :** Olivier Mauvezin, Nicolas Moreau, Stéphane Thiébault – **Dir. art. :** Laurent Baude – **Cost. :** Elsa Capus – **Int. :** Jeanne Balibar (Brigitte/Barbara), Mathieu Amalric (Yves Zand), Vincent Peirani (Roland, l'accordéoniste), Aurore Clément (Esther, la mère de Barbara), Grégoire Colin (Charley Marouani), Fanny Imber (Marie Chaix, l'assistante), Marc Bodnar (Peter, le chauffeur) – **Prod. :** Patrick Godeau (Waiting for cinéma / Alicéleo) – **Dist. :** MK 2 | Mile End.